"Si je gratte, on a une terre plus riche, qui va devenir noire", un scientifique plus une artiste égale deux agriculteurs qui innovent

Plus sur le thème : climat



"Dès sa plantation, nous habituons l'arbuste au choc hydrique et aux températures de plus en plus chaudes", explique Nathalie Gréau, agricultrice et expérimentatrice près de Rennes. • © France Télévisions

Habituer les cultures au manque d'eau, tailler les arbustes régulièrement pour créer de l'humus, stresser les jeunes pousses, multiplier les variétés... En Ille-et-Vilaine, un couple d'agriculteurs expérimente depuis trois ans de nouvelles techniques et productions agroécologiques. Objectif : adapter les modèles aux fortes chaleurs et à la sécheresse. Des méthodes pionnières observées de près par les chercheurs agronomes.

C'est une oasis d'expérimentation agroécologique, un laboratoire à ciel ouvert. À Guichen (Ille-et-Vilaine), le projet Danaterre est en train de prendre racine. Quatre hectares d'anciennes prairies, où depuis trois ans, Nathalie et Alban Gréau plantent des haies, une forêt nourricière, des vergers. Sur cette parcelle, les sureaux côtoient les pêchers, la nigelle et le fusain soutiennent la pollinisation des pommiers. Ici un seul mot d'ordre : varier les espèces.

Multiplier les espèces

"*L'intérêt d'avoir autant de plantes différentes, c'est qu'elles vont mieux résister à des aléas climatiques, à des maladies, à des nuisibles. En plus, ça va nous permettre d'étaler les périodes de récoltes. Si je parle de figuiers, on peut avoir une ou deux récoltes selon les espèces. Donc là, pour la diversité, on a choisi d'avoir six espèces*", explique Alban Gréau.

Lui est breton, scientifique et agriculteur; elle est belge artiste et agricultrice. "*Après plus de 20 ans dans le sud de la France, à voir la terre s'épuiser peu à peu, nous avons ressenti le besoin profond de revenir à l'essentiel. Revenir là où la nature respire encore, là où tout pouvait recommencer*", raconte le couple.

Habituer l'arbre à la pénurie d'eau

Pour tester la résilience de leurs végétaux face au changement climatique, les deux agriculteurs ont donc planté leurs 450 fruitiers arbustes et leurs plantes compagnes en décembre. Dès la mise en terre, les jeunes pousses sont éduquées au manque d'eau et aux fortes températures. "*Entre 30 et 35°, on va mettre le goutte à goutte tous les dix jours. Si on est en dessous de 35°, c'est tous les 15 jours. Donc la première année, on arrose très peu. L'année suivante, on va arroser un peu moins. La troisième année, ce ne sera pratiquement plus pour habituer, tout doucement, l'arbre à ce choc hydrique et aux températures de plus en plus chaudes d'année en année*".

Quand l'arbuste se nourrit lui-même

Sécateur en main, Alban Gréau taille un arbuste généreusement : "*On est dans une syntropie. L'idée, c'est de tailler régulièrement dans le but de créer de l'humus avec toute cette biomasse qu'on enlève. Cela envoie aussi un message aux plantes. On commence à les stresser. Le message est diffusé aux autres plantes si bien qu'elles vont toutes se mettre à produire beaucoup plus face à cette espèce d'attaque, sauf que l'attaque, ce sont les jardiniers.*"



Des expériences agroécologiques observées de près par les chercheurs en agroécologie. • © France Télévisions

Au pied de l'arbuste, Nathalie Gréau enfonce ses deux mains dans le sol : "*Si je gratte, la différence est là. On a une terre beaucoup plus riche [en surface] qui va devenir noire au fil du temps tandis qu'ici [plus en profondeur], ce n'est pas la même chose, il n'y a pas de vie.*"

> **Je suis persuadé que les pratiques intensives et monoculturelles ne vont pas pouvoir continuer.**

Alban Gréau
Agriculteur à Guichen

L'exploitation ne permet pas encore de dégager de salaire : Alban Gréau a dû garder son travail à l'extérieur pour dégager un salaire. Mais le couple est convaincu du bien-fondé de ce modèle. "*On pense qu'à partir de 2029, le projet sera viable. Ça prend un peu de temps, comme tous les projets agricoles. L'idée, c'est juste d'aller choisir les techniques qui marchent le mieux d'où les expérimentations. En tout cas, ce qui est sûr, c'est que dans ce nouveau monde, je suis persuadé que les pratiques intensives et mono culturelles ne vont pas pouvoir continuer*" affirme Alban Gréau.

Qu'en disent les chercheurs ?

Le projet pourrait passer pour une expérience d'idéalistes. En réalité, il est observé avec intérêt par les chercheurs en agronomie, particulièrement après un été 2026 inscrit dans les annales au chapitre "catastrophe".

Ainsi, à l'Inrae, Institut national de la recherche agronomique de Rennes-Angers, Catherine Darrot, qui est enseignante et chercheuse au sein de l'unité de recherche "*Espace et santé*" *estime que "ces exploitations* [constituent] *des niches d'innovation. Ce sont des expérimentateurs qui tracent une voie pionnière, singulière souvent fragile dans le sens où ils prennent des risques. Donc dans ce cadre, ces exploitations nous permettent d'éclairer une voie possible qui pourrait, un jour, être beaucoup plus étendues tant en termes d'espaces concernés que de nombre de personnes pratiquant ces modèles.*"

"Aucune porte ne doit être fermée"

Selon la chercheuse, aucune porte ne doit être fermée. "*On est dans un moment où les crises sont telles que la logique consiste à explorer tout ce qui est possible. Celle-là* [celle d'Anaterre] *en fait partie et elle mérite d'être suivie en recherche de façon sérieuse.*"

Reste que ces voies nouvelles, si elles veulent prendre de l'essor, devront résoudre des problématiques comme le manque de main-d'œuvre le temps de travail et la rémunération des agriculteurs. Pas simple pour elles dans un système agricole mondialisé qui les marginalisent.